

Clea Chakraverty

# La Voix de Sita



116, rue du Bac, Paris 7<sup>e</sup>

*Cette fiction fait suite à un projet initialement conçu comme un reportage soutenu et primé par la fondation Jean-Luc-Lagardère en 2013.*

*La traduction en français du poème de Hira Bansode et des extraits du Sitayana de K.R. Srinivasa Iyengar sont de l'autrice.*

*La traduction du persan du poème de Rûmî au chapitre 11 est d'Éva de Vitray-Meyerovitch et Mohammad Mokri.*

© Carte de l'Inde contemporaine, p. 10 : Alexandre Nicolas.

© Carte simplifiée retraçant le périple des protagonistes du Ramayana selon Valmiki, p. 11 : Alexandre Nicolas.

© 2022, éditions Globe, Paris, pour l'édition française

Conception graphique : Luke Bird

Photographie de couverture : Yogendra Singh @ Unsplash

Dépôt légal : janvier 2023

ISBN : 978-2-38361-137-0

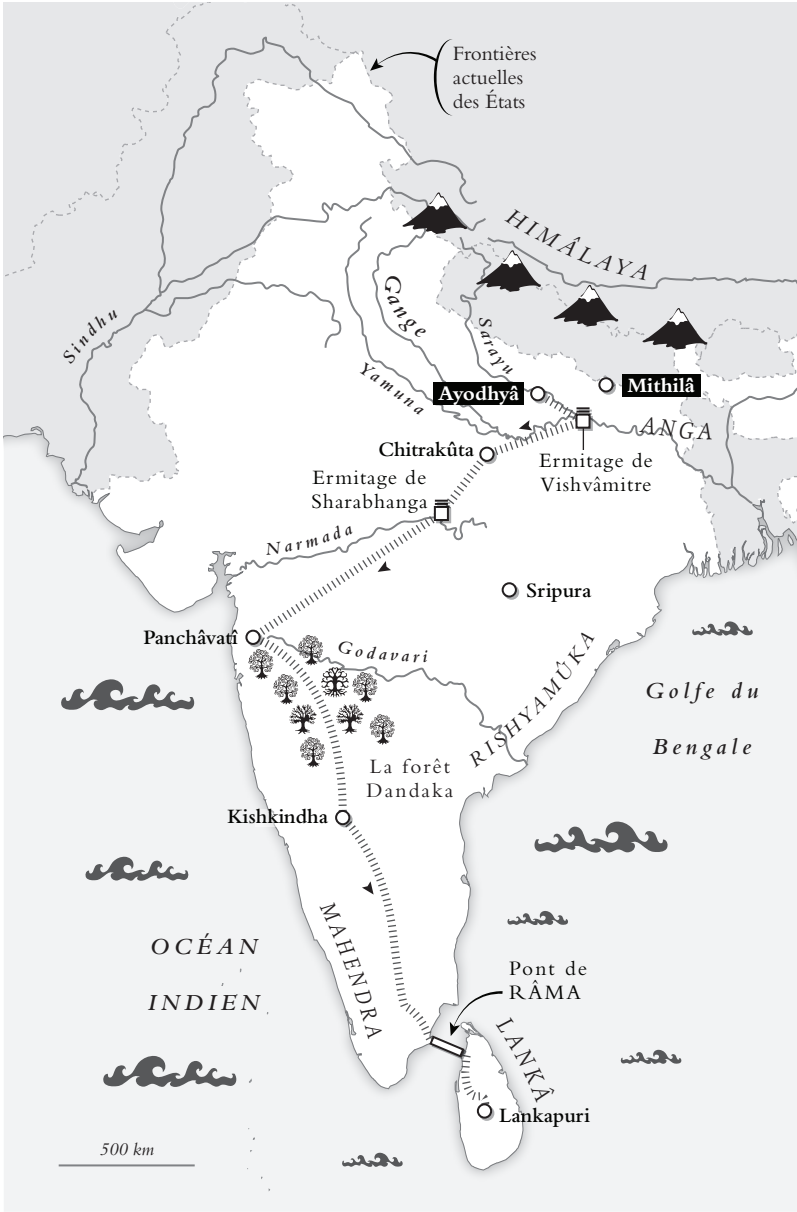
*Aux mythes éternels  
Et à celles qui les transcendent*

« Là où les fleurs célestes du désir doivent  
être emportées par la rivière  
Là où la force menaçante de l'esprit des  
femmes doit être enterrée  
Là où le clair de lune argenté du bonheur  
doit être versé dans une jarre de ténèbres  
Dans ce pays-là, une femme demeure une  
esclave. »

Hira Bansode, « *Ghulam* »



Carte de l'Inde contemporaine



Carte simplifiée retraçant le périple des protagonistes du *Ramayana* selon Valmiki

*Un glossaire des mots et noms indiens présents dans le texte se trouve en fin d'ouvrage.*

## AVANT-PROPOS

Le *Ramayana*, la « geste de Ram », est peut-être l'épopée la plus populaire, la plus universelle de l'Inde. Si le récit aux milliers de versions a franchi les frontières physiques et culturelles du pays depuis des siècles, nul ne sait exactement qui l'a conçu, ni quand.

Le récit commence au royaume mythique d'Ayodhya, dans le nord de l'Inde contemporaine, où le jeune Ram, fils du souverain, est destiné à un brillant avenir. Lors d'un voyage, il tombe profondément amoureux de Sita, fabuleuse princesse d'un royaume voisin, jeune femme libre et indépendante d'esprit. Il l'épouse. Parangon de l'amour, de la morale et de la vertu, le couple admiré de tous est cependant condamné à l'exil, peu après son retour à Ayodhya. Le fidèle frère de Ram, Lakshman, les accompagne dans la forêt. Jusqu'au jour où Sita est enlevée par le roi-démon Ravan, qui l'emmène au-delà des mers dans sa résidence sur l'île de Lanka. Ram lui déclare alors une guerre totale, entraînant à sa suite une armée d'animaux menée par le dieu-singe Hanuman. Mais ses actes interrogent. Quelle est sa part de responsabilité dans l'enlèvement de Sita ? Veut-il le bien de son épouse ou venge-t-il son propre honneur ? En se lançant dans une entreprise belliqueuse, ne brise-t-il pas leurs idéaux de paix ? Et surtout, la voix de Sita ne compte-t-elle donc pour rien ?

1

NAISSANCES

*Hôpital Safdarjung, New Delhi, décembre 2012*

« Une partie des intestins a été déchirée du fait de l'insertion brutale d'un pied-de-biche rouillé dans les parties intimes. L'usage de cet outil ainsi que la violence des pénétrations ont causé des lésions multiples irréparables à l'appareil génital et provoqué une hémorragie interne. En dépit d'une première intervention chirurgicale, l'infection s'est rapidement propagée. Des dizaines de morsures souillent également le corps. Le cuir chevelu est à vif par endroits ; le visage, strié de coups et griffures. [...] »

Le témoignage du Dr Vipul Kandwal, gastroentérologue à l'hôpital Safdarjung de New Delhi, n'admettait aucun espoir.

Chaque hiver, à la même date, il repenserait à cette nuit fatale de décembre, aux actes innommables constatés sur le corps de la victime, à la panique qu'il avait ressentie, à ses efforts vains.

Chaque hiver, à la même date, il allumerait une bougie sur son autel personnel, prière sobre à la mémoire de la jeune fille qu'il n'avait pas pu sauver, celle qui, à peine sortie de l'enfance, l'avait marqué par ses mots, son courage et sa détermination à vivre.

Elle était morte deux semaines plus tard, emportant un petit morceau de l'âme de l'Inde.

*Quelque part sur une colline au nord du Bengale, à deux kilomètres  
et demi environ de Shantiniketan*

Zulfiya Wallace se frotte vigoureusement les mains. L'aube durcit l'air, tend le vent en rafales brusques, de celles qui vous cisailent les joues. Engourdie, Zulfiya plie avec peine sa tente dans le campement encore silencieux. Elle remonte la fermeture de sa doudoune NorthFace et s'enveloppe de son vieux châte brun en laine épaisse, comme ceux que portent les montagnards et les *bauls* qu'elle accompagne depuis deux mois pour ses recherches ethnographiques.

*Fou, fou, tous me disent fou,  
Mais souvent je me demande,  
Est-ce moi ou le monde qui est fou ?  
Ô braves gens du monde réel  
Lisez Kabir, lisez Tagore, lisez Hafez  
Votre cœur va bondir  
Votre esprit va flotter  
Votre corps va rugir  
Écoutez  
Parvathy Baul, Santa Das Baul, Bipin Baul, Didima Baul  
Écoutez leur ektara sonner le OM divin  
Sentez leur dholak battre le rythme de l'Univers  
Venez nombreux  
Venez vite*

*Le festival de la Poush Mela commence maintenant  
Venez nombreux  
Venez vite  
Il n'y aura pas de place pour tout le monde*

Déjà certains, dans les campements proches, entonnent quelques refrains. Ils grattent leur *ektara*, l'instrument rustique monocorde. Ni hindous ni bouddhistes, ni musulmans ni chrétiens, les bauls, ces musiciens itinérants, vivent aux marges de la société. Zulfiya documente leurs habitudes et les arts, le chant, la danse et la poésie, qu'ils pratiquent dans leur quête d'élévation spirituelle.

*Ô braves gens du monde réel,  
Venez divaguer avec nous, les bauls, les fous, les illuminés, les  
poètes,  
Le festival de la Poush Mela commence maintenant  
Le festival de l'amour divin et des arts  
De la beauté et du sacré  
Ô braves gens du monde réel,  
Vite vite  
Il n'y aura pas de place pour tout le monde  
Fou, fou, tous me disent fou,  
Mais souvent je me demande,  
Est-ce vraiment moi ou le monde qui est fou ?*

Comme tant d'autres, le petit groupe de bauls se rend à la Poush Mela, le festival de folklore qui, chaque mois de décembre, envahit la ville de Shantiniketan au nord-est du Bengale. Chanteurs, conteurs, poètes, groupes de rock, familles, marginaux, gourous, universitaires, artisans, touristes, forains de tous horizons affluent des marais du Bengale, de la cime de

l'Himalaya, des confins du Bangladesh pour célébrer le sacré et les arts.

Zulfiya sautille sur place pour faire circuler le sang dans ses jambes, puis s'assied sur ses talons. Elle plonge la main dans la poche intérieure de sa polaire, en extrait un briquet et un paquet de Gudang Garam écrasé qu'elle tapote pour faire émerger sa dernière cigarette au clou de girofle, légèrement sucrée. Elle aspire lentement la fumée. À cette période de l'année, à New Haven, dans le Connecticut, la température flirte avec zéro. Elle se revoit dans le confort de la luxueuse cafétéria de Yale, se réchauffant les mains autour de sa tasse barrée d'un gigantesque Z – son cadeau de bienvenue –, soufflant sur son americano bio fraîchement moulu, blanchi d'une goutte de lait végétal, attendant avec anxiété ceux qu'elle appelait *la horde*, ses étudiants de première année. « Professeure junior au département d'anthropologie de Yale » : elle-même avait parfois du mal à y croire. Ses parents avaient exigé une photo de la plaque cuivrée qui brillait sur son bureau. Ils l'avaient encadrée dans le salon. Elle avait coché toutes les cases : les études supérieures, le doctorat, le post-doc, les cours épuisants face à *la horde*, les dîners politiques pénibles avec la direction du département, les séminaires internationaux, les promotions, jusqu'à cet appel prestigieux à l'université de Mumbai comme professeure invitée. Pourtant elle ne se sent jamais aussi bien qu'en cet instant précis : les pieds bien ancrés dans la boue, les cheveux gras, le ventre gargouillant, une odeur détestable de savon Dettol, de cendre et de transpiration sur la peau.

Elle avale doucement son thé noir puis tire de nouveau une longue bouffée, passe la langue sur ses lèvres pour retenir le moment où le clou de girofle sucré se mêle à l'amertume du thé. Quelques ombres s'agitent sous les tentes. Elle soupire. À la fin du festival, elle aimerait rester avec ses amis bauls plutôt

que reprendre son poste de professeure à la faculté de sciences humaines de Mumbai, mégapole tentaculaire, humide et surpeuplée. Mais elle a promis à Sandra d'Souza, la directrice du département d'anthropologie, qu'elle terminerait son enquête de terrain plus tôt pour l'aider à organiser les cours et à défendre l'avenir de ses étudiants. Le nouveau régime voit les universitaires progressistes comme des cibles à abattre. Beaucoup ont été licenciés sous des prétextes fallacieux ou subissent différentes formes de harcèlement. Dans ce contexte troublé, elle tient à s'impliquer. Elle se souvient de l'engagement de ses propres enseignants aux États-Unis, au lycée puis à la fac.

L'appel qu'elle attend arrive enfin. La voix de son interlocutrice grésille, saccadée, sombre. Zulfiya se crispe.

« Non ! Ce n'est pas possible ! Mais... Quand, comment ? Sous quel prétexte ? Antinational ? Ils n'ont plus peur de rien. Qu'a dit le recteur ? C'est pour assurer sa protection qu'elle est suspendue ? C'est ridicule. C'est la troisième attaque en six mois. On doit réagir ! Oui, oui. OK. Je rentre à Mumbai dès que j'ai terminé ici, on trouvera une stratégie de défense. Non, ça, c'est hors de question ! J'enseignerai quoi qu'il arrive et je remplacerai la collègue. Quoi ? Attends, ça coupe. Je me déplace. Non, quel débat ? Oui je veux bien que tu me l'envoies par WhatsApp. Merci, oui, oui, je fais attention, toi aussi, prends soin de toi. »

Sandra d'Souza souhaite annuler les examens du premier semestre. Deux économistes de son université et une sociologue font l'objet d'une enquête pour « atteinte aux intérêts fondamentaux de la nation » en raison d'articles universitaires où ils publient des statistiques du chômage très défavorables au gouvernement et rendent compte des conditions de vie des femmes en Inde, particulièrement catastrophiques. Et comme si cela ne suffisait pas, des membres de groupes ultranationalistes les ont agressés dans leur salle de classe.

Zulfiya est atterrée. Elle clique sur Play pour voir la vidéo du *Grand Débat*, l'émission en prime time de la chaîne Démocratie TV, une parodie de débat d'idées animée par un journaliste acquis au gouvernement, Akhil Satyam, et privilégiant le clash à l'échange constructif. Sur le plateau, outre l'animateur suave, Zulfiya reconnaît immédiatement Mme Sharmila, secrétaire d'État en charge des droits des femmes et de la famille, et Yogi Abhinyav, religieux et leader d'un mouvement suprémaciste hindou, la Véritable Armée de Ram.

AKHIL SATYAM : Yogi Abhinyav, vous avez été interpellé à l'instant – et vous aussi, Mme Sharmila – sur notre fil Twitter par une étudiante qui appelle à mettre fin à la culture du viol dans notre pays. Que souhaitez-vous lui répondre ?

MME SHARMILA : Je proteste, les chiffres montrent une évolution vers plus de protec...

YOGI ABHINYAV : Alors, je dirais tout d'abord que cette jeune personne est une ignorante. Je le dis avec une infinie tristesse. Il n'y a pas de culture du viol. Viol ? Que veut dire « viol » ? Le terme est étranger à notre langue. Et s'il l'est, c'est bien qu'il s'agit d'une importation, n'est-ce pas ? Je dirais même... d'une importation occidentale ! En revanche, ce que je peux affirmer, c'est que notre pays prône le respect de la femme. Prenez le *Ramayana* ! Sita, l'épouse sacrée de Ram, n'a-t-elle pas elle-même été victime d'un enlèvement ? N'a-t-elle pas, elle aussi, subi la peur et le rejet ? Et pourtant ! Elle a demandé pitié à son ravisseur, le terrible roi de Lanka, Ravan ! Elle a accepté de se sacrifier par le feu pour montrer à tous sa vertu et sa chasteté ! Enfin, elle a obéi en tout point à son époux divin, Ram ! Eh bien, n'est-elle pas vénérée à juste titre comme l'épouse parfaite ? Si les femmes d'aujourd'hui faisaient de meilleurs

choix de vie ou de vêtements, si elles acceptaient la protection des hommes, rien de tout cela n'arriverait ! D'ailleurs, quelque part, ces viols comme vous dites, cette violence, relèvent de la responsabilité des femmes. C'est à elles de tenir leur place dans la société, de se comporter comme nous l'enseignent les écritures. Pourquoi défier les traditions ? Pourquoi sortir tard le soir ou prendre des risques inutiles ?

AKHIL SATYAM : Attendez, êtes-vous en train de dire que Nirbhaya, la jeune fille agressée dans un bus par cinq hommes, aurait dû supplier ses bourreaux, qu'on aurait dû s'interroger sur sa moralité ?

MME SHARMILA : Euh, si je peux me permettre, elle allait juste au cinéma...

YOGI ABHINYAV : Absolument ! Chacun d'entre nous doit s'interroger sur sa moralité et sur ses actes, n'est-ce pas ? Et d'autant plus lorsque nous dévions de nos traditions, comme il l'est écrit dans nos textes immémoriaux. Mais c'est de plus en plus dur de faire respecter un tel principe et même de l'énoncer publiquement. Car, je vais vous faire une confidence, notre nation se laisse gagner par la pensée d'une frange infamante d'universitaires et de libéraux très dangereux.

AKHIL SATYAM : À qui faites-vous allusion, Yogi ?

YOGI ABHINYAV : Eh bien, à des gens comme Nandini Sundar, Shoma Sen, Rona Wilson, Wendy Doniger, Arun Ferreira, Zulfiya Wallace...

MME SHARMILA : Enfin, Yogi, vous ne pouvez pas dire cela, ce sont des chercheurs et militants reconnus, des défenseurs des droits de...

YOGI ABHINYAV : Non ! Ce sont des agitateurs, des fanatiques de la pensée unique, anti-Inde, anti-hindous, qui prônent le séparatisme et importent leurs idées nauséabondes de l'Occident impérialiste ! Certains complotent avec des acteurs

internationaux que je ne nommerai pas. Par contre, ce que je peux vous dire, c'est que beaucoup œuvrent en sous-main dans nos facultés ou sous couvert de leurs ONG pour saper jusqu'aux fondements de notre culture. Ils transforment notre héritage ! Ils nous demandent d'avoir honte de notre histoire ! Or la culture, l'histoire, c'est ce qui nous unit !

MME SHARMILA : Mais je dirais que c'est le sentiment d'appartenance, la démocratie qui...

YOGI ABHINYAV : Savez-vous qu'en ce moment même, des gens comme eux, et certains, rappelons-le, ne sont même pas indiens, osent mettre en cause jusqu'à l'existence du seigneur et dieu Ram ? Notre panthéon ? Qu'ils bafouent la sacralité de notre pays ? Si les jeunes étaient plus croyants, plus dévots, moins pollués par ce type de parole dissidente, par tout ce cosmopolitisme dangereux, ils seraient bien plus patriotes et disciplinés, et nous ne serions pas ici à débattre de cette prétendue culture du viol !

Le fiel et la fougue haineuse du religieux révulsent Zulfiya. Elle fulmine : les cibles de ce type et du micro-parti qu'il dirige ne cessent de se multiplier. Bientôt plus aucun intellectuel, indien ou non, ne sera à l'abri de leurs attaques.

Un appel lui fait lever la tête de son écran. Les bauls lèvent le camp. De la route en contrebas montent de plus en plus fort les voix des crieurs annonçant le début imminent du festival.

*Ô braves gens du monde réel,  
Venez divaguer avec nous, les bauls, les fous, les illuminés, les  
poètes,  
Le festival de la Poush Mela commence maintenant  
Le festival de l'amour divin et des arts*

*De la beauté et du sacré*  
*Ô braves gens du monde réel*  
*Vite vite*  
*Il n'y aura pas de place pour tout le monde*

La chercheuse éteint son téléphone pour économiser sa batterie, refait machinalement son sac à dos. Mais son esprit s'échappe bien loin de son enquête sur les bauls. Elle pense à l'affaire Nirbhaya dont l'émission s'est fait l'écho de façon indécente. Nirbhaya, *celle qui n'a pas peur, l'intrépide, la survivante*. Le viol de trop ? Au moment du drame, le pays s'était figé, suivant heure par heure l'agonie de la jeune fille hospitalisée en soins intensifs, mais aussi la traque des coupables. Au quatorzième jour, lorsqu'elle avait expiré, sa main dans celle de sa mère, l'Inde avait explosé. Les manifestations se succédaient sans arrêt. On ne parlait que de cela. Comment une agression aussi monstrueuse avait-elle pu avoir lieu ? On avait renommé New Delhi, la « capitale du viol ». Zulfiya, alors doctorante à Mumbai, se souvient de la tristesse qui avait remplacé la nonchalance et la légèreté dans les soirées, de l'incompréhension de ses amies, des commentaires effarés des employées de son auberge de jeunesse, de la rage des passagères dans les transports, de celle de toutes les femmes qu'elle croisait. Comme les autres étudiants, Zulfiya s'était mêlée aux veillées. « Nirbhaya, Nirbhaya », avaient-ils scandé durant des heures, une bougie à la main, en hommage à la jeune femme qui avait lutté jusqu'au bout. Elle se souvient de la nausée qui s'était emparée d'elle devant l'étalage des détails sur l'agression et l'agonie de la jeune fille dans les journaux pendant des semaines. Il lui semblait, plus encore que d'ordinaire, que chaque regard masculin, chaque frôlement dans les transports, chaque parole anodine la souillaient, lui rappelaient qu'elle n'était qu'un trou, juste un

trou de plus à prendre et à salir. Après le dégoût était venue la colère. Les « plus jamais » tonnaient contre les horreurs proférées à l'encontre des victimes par les Yogi Abhinyav de tout acabit et leurs pantins. Zulfiya y avait cru. Et puis le feu s'était éteint. On avait arrêté les coupables, promulgué de nouvelles lois, créé un fonds spécial pour les victimes d'agressions sexuelles. On avait beaucoup promis. Les veillées avaient pris fin. Les femmes étaient rentrées chez elles. Rien n'avait changé.